

VillaGillet

Recherches contemporaines Lyon / Rhône-Alpes

20 nov > 2 déc 2012

Mode d × emploi

UN FESTIVAL DES IDÉES

**× Individu et société : comment trouver sa place
dans la ville d'aujourd'hui ?**

Mercredi 28 novembre | 21h-23h | Hôtel de Région (Lyon)

Eric Klinenberg / États-Unis
Djamel Klouche / France
Fran Tonkiss / Royaume-Uni

Rencontre animée par :
Michel Lussault
Géographe à l'Université de Lyon
(École normale supérieure de Lyon)
Sylvain Bourmeau
Journaliste, *Libération*

Grand témoin :
Gérard Collomb | Sénateur-Maire de Lyon et
Président du Grand Lyon

Avec :



Eric Klinenberg, sociologue, est professeur de sociologie et directeur de l'Institut for Public Knowledge à l'Université de New York (NYU). Il collabore également à des journaux tels que le *New York Times*, le *Guardian*, *Slate* ou encore le *Monde Diplomatique*. Il vient de publier un essai sur les nouveaux modes de vie en solitaire dans les grandes métropoles.

→ *Going Solo* (Penguin Press HC, 2012 – non traduit)



Djamel Klouche, est architecte, urbaniste et professeur associé à l'École d'architecture de Versailles. Son agence AUC s'intéresse aux problématiques urbaines dans leur diversité et a été sélectionnée pour travailler sur le projet du Grand Paris et sur la rénovation du quartier de la Part-Dieu à Lyon.

→ *Grand Paris Stimulé. De la métropole héritée aux situations parisiennes contemporaines* (l'AUC, 2009)



Sociologue, **Fran Tonkiss** est directrice du « Cities Programme » de la London School of Economics. Ses travaux portent sur le rapport entre individu et société dans un contexte urbain multiculturel, dans une perspective de justice sociale et d'équité. Elle est l'auteure de plusieurs essais sur ces questions, à ce jour non traduits.

→ *Contemporary Economic Sociology : Globalisation, Production, Inequality* (Routledge, 2006 – non traduit)

Animé par :



Géographe à l'ENS Lyon, **Michel Lussault** préside le pôle de recherche et d'enseignement supérieur de l'Université de Lyon et dirige l'Institut Français d'Éducation. Dans tous ses travaux, il rappelle l'importance de la prise en compte de l'espace social et des spatialités pour l'analyse et la compréhension des sociétés contemporaines. Il se focalise en particulier sur les questions liées à la mondialisation urbaine. Il vient de coordonner avec le philosophe Thierry Paquot le numéro 63 de la revue *Hermès*, consacré aux « Murs et frontières » (CNRS éditions, sept 2012).

→ *L'Avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre* (à paraître mars 2013, Seuil)



Sylvain Bourmeau est directeur adjoint de la rédaction de *Libération*, chargé de la culture et des idées. Il a été directeur adjoint de l'hebdomadaire *Les Inrockuptibles* de 1995 à 2008. Il a démissionné de l'hebdomadaire qu'il avait contribué à transformer en magazine culturel, pour participer en mars 2008 au lancement de *Mediapart*, un journal d'information généraliste en ligne. Il a également participé à la création de la revue de sciences politiques *Politix*.

Eric Klinenberg

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Luc Fidel

Il y a cinq ans, j'ai commencé à travailler sur un livre que je prévoyais d'appeler *Alone in America*.

Mon idée de départ était de rédiger un ouvrage pour alarmer sur une tendance problématique : le nombre de plus en plus grand d'individus vivant seuls.

Ce qui me motivait, c'était l'idée que ce phénomène représentait un changement social profond — le plus important même que nous n'avions pas réussi à nommer ou à identifier depuis soixante ans. En

effet, jusqu'aux années 1950, aucune société humaine n'a comporté un grand nombre de personnes vivant seules durant un long laps de temps. Aujourd'hui, ce mode de vie est au contraire généralisé dans les sociétés développées et libres. Dans certains pays, les foyers composés de célibataires sont désormais plus courants que les familles nucléaires vivant sous le même toit.

Prenons l'exemple de l'Amérique. En 1950, 22 % seulement des Américains adultes étaient célibataires et seuls 9 % des ménages ne comptaient qu'un seul occupant. Désormais, 49 % des Américains adultes sont célibataires et 28 % des ménages ne comptent qu'un seul résident solitaire. Dans les villes, le chiffre est encore plus élevé. Les endroits où plus de 40 % des ménages ne comptent qu'un seul membre sont Denver, Seattle, Atlanta et San Francisco. À Washington et Manhattan, où je vis, près de la moitié de tous les ménages n'ont qu'un seul occupant. À New York, plus d'un million d'individus vivent seuls.

Pour beaucoup de commentateurs, ces tendances sont inquiétantes. Selon la sagesse populaire, vivre seul ne serait pas naturel, serait malsain. On se renfermerait, on s'isolerait. Et la prévalence de ce phénomène marquerait une époque de déconnection et de déclin du lien social.

Je dois avouer que c'est ce que je pensais quand j'ai débuté mes recherches. J'ai commencé à m'intéresser à ce sujet alors que j'écrivais un livre précédent — *Heat Wave*¹ —, qui portait sur la catastrophe ayant fait sept cents victimes à Chicago durant trois jours de canicule, en 1995. L'un des aspects les plus troublants de cet événement, c'est que des centaines de personnes — pour la plupart âgées, fragiles et pauvres — sont décédées dans la solitude. Dans bien des cas, on ne les a découvertes que des heures ou des jours après leur mort. Vous avez bien connu cela en France, puisque quinze mille personnes sont mortes pendant la canicule, bien plus longue, de 2003.

Vivre seul peut être dangereux pour les individus les plus isolés et les plus fragiles. Pour autant, je voudrais aujourd'hui vous faire part de ce que j'ai découvert au cours de mes recherches et que je mets en avant dans *Going Solo*² : à savoir que ce serait une erreur de penser que l'augmentation du nombre de personnes vivant seules représente un problème social. C'est bien plutôt une expérimentation sociale, qu'on peut observer quand et là où les individus peuvent se le permettre.

Quand j'ai commencé mes recherches, je croyais que la majorité des « *singletons* » (terme que je préconise pour désigner ceux ou celles qui vivent seuls) étaient des personnes âgées. Or je me trompais. Aux États-Unis, seul un tiers de ceux ou celles qui vivent seuls ont plus

1. *Heat Wave. A Social Autopsy of Disaster in Chicago*, University of Chicago Press, 2003.

2. *Going Solo. The Extraordinary Rise and Surprising Appeal of Living Alone*, Penguin, 2012.

de 65 ans et, si la plupart d'entre eux en ont la possibilité, c'est parce qu'ils jouissent d'une aisance matérielle et d'une santé meilleure que leurs prédécesseurs. La majorité des *singletons* américains ont entre 34 et 64 ans. La plupart ont déjà été mariés ou du moins ont vécu en couple, mais désormais ils mènent leur existence en solo, ce qui pourrait durer encore des années.

Au cours des décennies récentes, le groupe de *singletons* qui a le plus augmenté est celui des jeunes adultes âgés de moins de 35 ans. En 1950, cinq cent mille jeunes Américains vivaient seuls, soit 1 % ; aujourd'hui, ils sont cinq millions, soit 11 %. Et les chiffres n'ont que faiblement diminué – d'1 % seulement – depuis la Grande Récession. Pour les jeunes, trouver un logement à soi est si important qu'ils sont prêts à y mettre le prix fort. Vivre seul est une marque de réussite et de distinction. À une époque où on se marie plus tard que jamais par le passé, c'est une façon de devenir adulte.

Quand j'ai commencé à travailler sur mon livre, je pensais qu'il existait une forte corrélation entre le fait de vivre seul et celui d'être isolé. Cela s'est également révélé faux. En réalité, si on compare avec les gens mariés, les singletons passent plutôt davantage de temps avec des amis et des voisins. Ils ont plus tendance à sortir le soir, à dépenser de l'argent dans les bars, les restaurants, les cafés et — il faut le dire — des conférences comme celle-ci. Ils font même plus que les individus mariés du volontariat dans des associations.

L'une des plus importantes leçons que j'ai retenues de mes recherches est que vivre seul n'est pas la même chose qu'être isolé. Non plus que se sentir seul. « On ne se sent jamais aussi seul que quand on vit avec la mauvaise personne » : voilà ce que j'ai entendu de plus saillant lors de mes entretiens avec des individus qui avaient été mariés et vivaient seuls désormais. Pour ceux qui vivent seuls, le sentiment de solitude peut être une émotion productive. C'est comme un signal que le corps envoie, indiquant qu'il faut se remuer et avoir une vie sociale. Or ce sentiment signifie quelque chose de très différent si on le ressent quand on est à table ou au lit avec son conjoint. On ne peut pas affirmer que la solitude constitue un problème seulement pour ceux qui vivent seuls.

Il y a soixante ans, vivre seul était surtout courant dans les zones rurales, en particulier les zones qui attiraient des ouvriers itinérants. De nos jours au contraire, c'est un phénomène urbain. Nos villes sont pleines de célibataires qui sont seuls, mais vivent ensemble dans des quartiers aux trottoirs animés et aux lieux publics très fréquentés. Si je vous dis qu'à Paris, la moitié des foyers ne compte qu'une seule personne, vous verrez très bien les quartiers où les célibataires sont les plus nombreux. Que vous soyez célibataires ou mariés, je parie que c'est précisément là où vous allez pour vous distraire.

Qu'est-ce qui explique la montée de ce "vivre seul" ?

Premièrement, la prospérité et la sécurité économique, qu'elle découle du marché ou — plus couramment — de l'État-providence. En effet, vivre seul étant coûteux, c'est tout simplement impossible dans les pays ou les quartiers pauvres.

Deuxièmement, l'amélioration du statut des femmes. Quand elles ont obtenu la maîtrise de leur vie et de leur corps — quand elles ont pu en masse exercer un travail salarié, eu accès à la contraception et gagné des droits civiques cruciaux —, cela a changé l'organisation de la vie de famille. L'âge du premier mariage a augmenté. Le taux de divorce a monté. Et aussi le nombre de personnes vivant seules. En Arabie Saoudite par exemple, où, malgré la richesse du pays, les femmes ne peuvent être indépendantes, presque personne ne vit seul.

Troisièmement, la révolution des communications a beaucoup joué, à commencer par la télévision et le téléphone, qui permettent à ceux qui sont seuls chez eux d'être reliés au monde comme jamais auparavant. Aujourd'hui, nous avons Internet, c'est-à-dire Skype,

Facebook, les emails, les annonces électroniques, les messageries instantanées et d'innombrables applications grâce auxquelles être seul chez soi peut devenir l'occasion d'expériences sociales. Bien sûr, je sais bien que beaucoup parmi vous s'inquiètent de nous voir passer tellement de temps à chouchouter notre iPad et notre iPhone que nous nous négligeons les uns les autres. Cependant, l'état de la recherche montre que les plus grands utilisateurs des médias sociaux sont aussi ceux qui ont le plus d'interactions en face à face. Il est trop tôt pour en être certain, mais il se pourrait que nos plus grandes craintes en termes de déconnexion induite par le numérique ne se vérifient pas.

Enfin, la montée du "vivre seul" résulte de la révolution de la longévité. On vit plus longtemps qu'avant, ce qui implique que certains d'entre nous, en général des femmes, survivent cinq, dix, voire vingt-cinq ans à leur conjoint. Vous le savez sans doute, car il y a probablement dans votre famille ou votre cercle d'amis quelqu'un d'âgé qui vit seul. Et si c'est le cas, vous savez que, pour lui, la capacité à conserver son indépendance est essentielle pour son sentiment d'intégrité et de dignité. Si vous lui enjoignez de quitter son appartement pour s'installer chez quelqu'un de sa famille, chez des amis ou dans une maison de retraite, vous pouvez être sûr qu'il considérera que c'est perdre la face. Dans l'idéal, cette personne aimerait mieux vivre avec son conjoint, mais si ce n'est pas possible, alors elle préfère nettement vivre seule aux autres options qui lui sont offertes.

Jusque là, je vous ai expliqué les idées fausses que j'avais lorsque j'ai commencé à étudier la montée du "vivre seul". Je vous ai dit que le titre que j'envisageais — *Alone in America* — n'était pas bon, car la grande majorité de ceux qui vivent seuls ne sont pas seuls, solitaires ni isolés. Le terme « seul » ne vaut pas pour eux. Je dois aussi reconnaître que l'autre partie de ce titre — *in America* — était encore moins bon. J'avais dans l'idée que le fait de vivre seul était un phénomène américain, que c'était une conséquence de notre individualisme extrême, de notre attachement à l'idée de ne compter que sur soi, de notre amour pour Emerson, Thoreau et le cow-boy solitaire. J'avais tort ! Les États-Unis sont à la traîne à cet égard, et non en avance. Les singletons sont plus courants en France, en Allemagne et en Angleterre, ainsi qu'au Canada et même au Japon, où la famille joue pourtant un rôle central. C'est dans les pays scandinaves que leur prévalence est la plus forte puisque, au niveau national, 40 % des foyers sont composés de *singletons*.

Pourquoi ? Parce que les investissements publics et ce qui relève du public dans la vie sociale — l'habitat, les soins de santé, les transports et la sécurité — rendent plus viable l'option de vivre seul. En investissant les uns dans les autres, nous offrons aux individus la capacité de vivre à tous moments de la façon qui leur convient le mieux.

Finalement, j'ai compris quelque chose de surprenant. Vivre seul n'est pas un signe de déconnexion, mais d'intégration sociale. Voilà pourquoi c'est plus courant dans les villes, ainsi que dans les pays qui sont dotés d'un État-providence généreux et qui respectent les femmes et les libertés civiles.

À la vérité, c'est notre interdépendance qui rend possible notre indépendance. Nous soucier les uns des autres, voilà ce que nous pouvons faire de plus libérateur.

Philosophe (*La philosophie n'est pas toujours innocente*, correspondance choisie Hannah Arendt/Karl Jaspers), traducteur (notamment de Jared Diamond, Hannah Arendt, Adam Phillips, Antonio Damasio ou Gerald Edelman), **Jean-Luc Fidel** est éditeur.

Djamel Klouche

DES RÉSEAUX AUX CLIMATS

Nous avons, lors de notre contribution sur le Grand Paris, et plus spécifiquement sur la Métropole du XXI^e siècle de l'après Kyoto, introduit et utilisé le terme de « climat » pour décrire les phénomènes métropolitains contemporains. La notion de « climat » serait selon nous une condition qui articule et qui mêle des questions techniques, des questions sociétales et surtout

des questions culturelles, à l'image du Crystal Palace, qui au XIX^e siècle, avait fourni un paradigme spatial et technique à la climatologie de la grande Ville Industrielle émergente qu'était Londres. Dostoïevski y voyait déjà l'apogée de la mondialisation et de la globalisation du monde occidental :

« la City avec ses millions et son commerce universel, le Palais de Cristal, l'Exposition Universelle... Oui, l'Exposition est sidérante. Vous ressentez cette force terrifiante qui a réuni ici en un troupeau unique toute cette infinité de gens venus du monde entier ; vous ressentez cette pensée titanesque ; vous ressentez que, là, quelque chose est atteint, qu'il y a une victoire, un triomphe... Tout cela est si solennel, si victorieux, si orgueilleux que ça commence à vous opprimer le souffle. Vous regardez ces centaines de milliers, ces millions de personnes dans les grands flots s'écoulent ici, soumis, du monde entier — des gens venus tous avec une seule pensée, et qui se pressent sans bruit, obstinément et sans rien dire, dans ce palais colossal, et vous sentez que c'est là que quelque chose s'est définitivement accomplie, oui accomplie, terminée. »

Féodor Dostoïevski, *Notes d'hiver sur impressions d'été*, 1862

Parallèlement Walter Benjamin a fait de Paris la Capitale du XIX^e siècle, avec les passages et le couvert Haussmannien sur la Ville (autre climatologie associant de la technique, de la société et de la culture). Le "Manhattanisme" tel qu'il est décrit par Rem Koolhaas dans le manifeste rétroactif pour Manhattan dans « New York délire » fut un autre paradigme pour la ville de Wall Street qu'est New York. Le couple autoroute + *shopping mall*, tout comme le gratte-ciel furent les figures du XX^e siècle, comme lieux de concentration d'une économie tertiaire, comme icônes, comme espaces de loisirs généralisés du monde consumériste qui a caractérisé la fin de siècle dernier. Ils ont également constitué le fer de lance de la dynamique de la ville plus étalée dont on hérite aujourd'hui.

Quel est donc le climat qui vient ? Telle est la question que nous devons collectivement nous poser.

“MÉTROPOLE HABITANTE”

Les secousses qui agitent le monde interrogent la durabilité du modèle économique et social selon lequel nos sociétés sont organisées. La crise économique et la crise environnementale sont deux faces d'une même crise systémique qui interpelle la capacité de nos sociétés à se projeter dans le temps et dans l'espace : la crise actuelle, doublée des effets de la globalisation, montre à la fois une incapacité à produire des villes capables de se survivre et une incapacité à traduire territorialement des projets de société. Cette situation renvoie moins à la capacité de nos sociétés à choisir et mettre en oeuvre des solutions qu'à leur capacité à inventer des solutions pour des problèmes toujours nouveaux. Cette situation

souligne la nécessité pour le territoire de transformer et adapter régulièrement ses formes tant bâties qu'institutionnelles.

L'histoire de la planification montre très clairement, que dans la fabrique du projet métropolitain, nous avons historiquement privilégié, au delà de l'échelle globale (toujours présente dans le régime de la planification), l'échelle intermédiaire. L'hypothèse étant que l'emboîtement des échelles permet de faire partager le récit métropolitain et que dans la dynamique de cet emboîtement, toute la cohérence du projet, du haut vers le bas, était garantie. Cette vision classique de la planification nous a menée à construire des visions métropolitaines que je crois statiques.

Les phénomènes de société, les évolutions de modes de vies, la logique des acteurs, ont depuis un certain temps déconstruit cette lecture du monde urbain et métropolitain. Les attentes et désirs des habitants sont aujourd'hui multiples, divers parfois même contradictoires. Nous sommes de plus en plus dans une société du choix ; l'univers globalisé, de plus en plus immatériel, qui nous entoure en est probablement une des raisons.

Nous pourrions dire, si l'on se donne ici la possibilité d'exacerber le propos, qu'il importe désormais de penser et construire la métropole à partir des situations qui la manifestent. Pour défaire et expliquer le global et la totalité, il est probablement nécessaire d'élaborer une théorie de la singularité et des différences, regarder les nouveaux enjeux sociétaux depuis la petite échelle (l'échelle habitante) pour saisir l'action métropolitaine dans les détails. C'est peut être ça le sens de la "métropole habitante" que nous appelons de nos vœux.

DU « PUBLIC AU COMMUN »

Trop souvent les débats sur la ville, la métropole et sur l'urbain en général restent cantonnés dans une dialectique entre public et privé. Cette dialectique, qui s'exprime d'une part par l'administration de l'espace par le public et par l'expression des intérêts particuliers via la propriété privée, d'autre part, réduit la question du projet sur la ville et dans la métropole en un jeu d'acteurs qui se conclut souvent dans une négociation qui nivèle par la moyenne et qui malheureusement neutralise les enjeux sociétaux qui ont pu être constitutifs de la construction du projet.

C'est pourquoi nous proposons de quitter la sphère du public pour aller vers cette notion de « commun ». Aujourd'hui, la perception que nous avons tous de notre environnement de tous les jours n'est pas exclusivement constituée du public, elle est un hybride constitué de choses publiques, de volontés personnelles ou individuelles et d'agencements de bien d'autres choses.

Si l'on considère le commun comme ce qui fonde une communauté, ce qui permet de reconnaître un ensemble, cela devient une catégorie intéressante pour expliciter la condition métropolitaine habitante. Bien que l'on dépasse la stricte notion du public, le « commun » réinterroge de façon nouvelle la manière dont on doit aborder la question de l'espace public contemporain dans la ville et la métropole.

La "métropole habitante" pense le « commun » comme une externalité augmentée de l'« habité ». Dans cette période de crise et de rareté des finances publiques, le réflexe pourrait être de réduire la part de l'espace public dans l'ensemble des développements urbains. Même si nous partageons l'avis de beaucoup d'architectes qui affirment, par exemple, qu'un beau logement est un logement grand et spacieux, il nous semble qu'un beau logement est aussi un logement qui est naturellement augmenté d'un réseau d'espaces publics métropolitains le mettant en réseau et en prise avec l'ensemble des espaces de la métropole. Faire "métropole habitante" c'est aussi penser le logement dans une chaîne relationnelle de grande échelle, faire du logement un point d'entrée primordial

dans les services et aménités que nous procure la métropole et la grande ville.

La question essentielle que nous devons nous poser serait alors : comment faire du « commun » avec des différences et sans neutraliser ni effacer ces différences. C'est précisément à cette question que la planification telle que nous l'avons connue est aujourd'hui incapable de répondre.

La notion de « local métropolitain » ou de « situations métropolitaines », semblent être des notions intéressantes puisqu'elles font du jeu des échelles non pas un principe linéaire mais une dynamique en mouvement faite de renvois, d'intérêt mutuel, de co-productions et de vis-à-vis productifs.

Fran Tonkiss

traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Marc Saint-Upéry

Les auteurs qui écrivent sur la ville sont souvent sensibles au type spécifique de solitude qui émane des environnements urbains. Il s'agit là d'un thème déjà ancien en sociologie urbaine ; son importance a été récemment mise en relief par les études démographiques qui montrent que, dans beaucoup de villes, un nombre croissant de personnes vivent seules. Cette tendance contemporaine à la solitude urbaine et à l'hyper-individualisation coexiste cependant de façon remarquable avec une autre dynamique de fond : l'érosion radicale de la vie

privée sous l'effet d'une série d'innovations technologiques — qu'il s'agisse des réseaux de vidéosurveillance, des systèmes de radio-identification (RFID) et d'autres techniques d'identification et de traçabilité automatique, ou encore des dispositifs de dévoilement extrême de l'intimité à travers les réseaux sociaux. Toutes ces technologies remettent fortement en question les distinctions conventionnelles entre le « public » et le « privé ».

Les diverses approches de la ville moderne décrivent souvent la vie urbaine comme un vecteur d'isolement, d'anonymat, de détérioration des liens sociaux et d'érosion de la communauté. Mais simultanément, il semblerait qu'à ce type de description réponde une série de tentatives d'identifier de nouveaux fondements du lien social et de la vie communautaire en milieu urbain. D'un côté, la taille, la densité et la diversité des populations urbaines engendrent l'isolement et l'aliénation réciproque des individus, de l'autre, ces mêmes facteurs tendent à favoriser la formation de sous-cultures spécifiques et de liens sociaux imaginaires et volontaires, ainsi que la re-création de communautés basées sur des réseaux d'affinité. Ces contre-tendances sont aujourd'hui amplifiées par la mise en connexion de la vie urbaine et de l'espace citadin par le biais des réseaux électroniques.

L'idée de solitude ou de séparation en tant que condition sociale trouve son énoncé classique dans les travaux du sociologue allemand Georg Simmel. Les relations d'indifférence ou même d'aversion sont des relations fondamentalement sociales dans la mesure où elles offrent le seul moyen possible de cohabiter avec une pléthore d'inconnus dans les espaces surpeuplés de la cité. Elles permettent aux individus de négocier un espace social sursaturé tout en préservant un certain degré de « propriété privée sur le plan psychologique ». Ce qui apparaît comme une dissociation est en réalité une forme élémentaire de « sociation » urbaine qui nous permet de coexister avec tous ces autres qui nous sont largement inconnus. Le refus de l'interaction n'est donc pas simplement une forme de repli social, mais une condition essentielle de la vie sociale urbaine qui garantit à la fois l'équilibre psychique des individus et une paix sociale relative.

Il s'agit d'un argument psychologique qui met en lumière le fait de l'altérité dans la vie sociale. La différence est une réalité profondément spatiale à laquelle nous sommes constamment confrontés à chaque rencontre et à chaque échange de regards dans les rues de la ville. L'existence urbaine amplifie la contradiction entre le caractère collectif de la vie sociale et la solitude radicale de l'individu, entre les exigences du groupe et celles de la personne. Elle est la quintessence de « l'unité entre proximité et distance qui est constitutive de toute relation humaine », quel que soit son degré de contingence ou d'intimité (Simmel, 2004, p. 73). En ce sens, les stratégies routinières du quotidien (éviter tout contact visuel dans la rue, ignorer l'inquiétante intimité d'un wagon de métro bondé) déploient à l'échelle micro les tensions macro entre individualité et vie collective, entre autonomie et communauté. Dans la ville

moderne, la liberté individuelle va de pair avec l'impersonnalité et l'anonymat. « Car ici, comme ailleurs, explique Simmel (1997, p. 181), il n'est nullement nécessaire que la liberté de l'homme trouve une traduction dans sa vie affective en termes de confort émotionnel. »

Ce que je cherche entre autres à montrer, c'est que les diverses formes de l'indifférence urbaine renvoient à une politique quotidienne de la différence dans la ville. Le règne du privé ou de l'anonymat n'est pas seulement un symptôme de l'aliénation de la vie urbaine, ni un simple bénéfice du privilège culturel qui permet à certaines personnes de se frayer leur chemin dans la ville sans interférence extérieure. En milieu urbain, l'indifférence d'autrui est une source potentielle d'expansion des droits et des libertés de l'individu. Une telle relation d'indifférence peut être considérée comme éthique dans la mesure où elle instaure un comportement du soi par rapport à autrui, fût-il minimaliste. Cette orientation du soi par rapport à autrui, telle qu'elle se déploie à travers les actes les plus triviaux dans les espaces communs de la ville, semble faire contraste avec les types de mise en scène de soi pour les autres qui caractérisent la socialité des réseaux sociaux.

Si la vie urbaine est une existence vécue au milieu des étrangers, elle exige dès lors un minimum de considération — fût-elle passagère ou marginale — pour les droits et l'identité de ces étrangers. La fermeture de l'espace de la rencontre, qu'elle passe par le repli communautaire ou par la sécession radicale au sein de la sphère privée, revient à neutraliser notre capacité d'identification imaginaire avec les êtres qui ne nous sont pas familiers. La puissance de l'imagination sociale ne repose pas seulement sur sa capacité de nouer des liens avec autrui, mais aussi sur un certain potentiel de déliaison et d'acceptation de la dissociation comme forme de rapport social. Il est donc possible d'attribuer une valeur positive à ce qui pourrait apparaître comme une relation négative. La solitude de la vie urbaine a un caractère ambivalent. Elle est le lieu d'un compromis entre liberté et sociabilité. Car au fond, une des aspirations potentielles des citoyens est de pouvoir s'éloigner de la foule.

Cet art urbain de l'invisibilité renvoie à ma deuxième préoccupation : qu'en est-il de ces actes infimes et de ces pratiques urbaines mineures qui dégagent l'espace d'une forme d'interaction sociale et d'intervention spatiale ? Pour réfléchir de façon plus positive aux « nouveaux liens [qui] s'instaurent au sein de la ville contemporaine », on pourrait mettre l'accent sur les tentatives de « relocaliser » les pratiques critiques urbaines et de les ancrer dans les espaces de l'habitat, de la production, de la consommation, du recyclage et du loisir. Même si les cultures alternatives d'échange et d'interaction économiques et urbains — fondées sur des pratiques d'auto-construction, d'auto-organisation, de jardinage, de récupération, d'occupation et d'appropriation temporaire — peuvent passer par la médiation des réseaux virtuels, elles dépendent toutefois de pratiques bien réelles enracinées dans un « être là » spatialisé. Ce type de pratique urbaine évoque la fascination de Michel de Certeau pour ces tactiques mineures du faire quotidien : marcher, lire, manger, parler, habiter, cuisiner, consommer ou recycler. On peut y voir autant d'ingrédients d'un véritable urbanisme « frugal » promouvant au sein des espaces saturés des villes survalorisées une économie de moyens et des systèmes de valeur alternatifs.

Bibliographie

G. Simmel, « The metropolis and mental life », in D. Frisby and M. Featherstone (dir.), *Simmel on Culture*. Sage, Londres et Newbury Park, p. 174-185, 1997 [1903].

G. Simmel, « The stranger », in C. Jenks (dir.), *Urban Culture : Critical Concepts in Literary and Cultural Studies*, Routledge, Londres et New York, Volume III, p. 73-77, 2004 [1908].

Retrouvez
les invités de
Mode d'emploi
en Région
Rhône-Alpes

Going Solo : le choix de la solitude ?

Jeu. 29 nov. | 19h30 | Ferme du Vinatier
(Bron)

En écho à l'exposition de la photographe **Marie-Noëlle Décoret** « Chambres d'isolement »*, la Ferme du Vinatier invite **Eric Klinenberg**, sociologue, en dialogue avec **Emmanuel Venet**, psychiatre.

Centre Hospitalier Le Vinatier
95 boulevard Pinel - 69 500 Bron
Tél. : 04 37 91 51 11
www.ch-le-vinatier.fr

Où s'arrête la ville ?

Ven. 30 nov. | 19h30 | Castel Com (Anse)

La médiathèque Médi@com invite la sociologue **Fran Tonkiss** (Royaume-Uni).

Place des Frères Fournet - 69480 Anse
Tél. : 04 74 67 15 65

Espace librairie

Librairie Le Bal des Ardents (ver-

sions françaises)
17 Rue Neuve - Lyon 1er
Tél. : 04 72 98 83 36
www.lebaldesardents.com

Librairie Decitre (langues origi-

nales)
29/6 Place Bellecour - Lyon 2ème
Tél. : 04 26 68 00 01/12
www.decitre.fr

Dédicaces

> Après chaque rencontre, les écrivains vous attendent à l'espace librairie de *Mode d'emploi*.

Retrouvez le supplément de



consacré à *Mode d'emploi* sur les différents lieux du festival

Prolongez le débat, postez vos commentaires sur
www.villavoice.fr

× Le Blog

de la Villa Gillet

en partenariat avec Rue89Lyon et le master journalisme de l'IEP

Retrouvez-y aussi :
les articles des lycéens de l'Académie de Lyon,
les réponses des invités du festival,
des chroniques, reportages et interviews des étudiants rhône-alpins...



Les partenaires de *Mode d'emploi* :



Ce festival est soutenu par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.



Les partenaires des Subsistances :

